

JEAN-PAUL SARTRE

LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ

I

L'âge de raison

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Romans

LA NAUSÉE.

LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ, I : L'ÂGE DE RAISON.

LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ, II : LE SURSIS.

LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ, III : LA MORT DANS L'ÂME.

ŒUVRES ROMANESQUES (Bibliothèque de la Pléiade).

Nouvelles

LE MUR (*Le mur – La chambre – Érostrate – Intimité – L'enfance d'un chef*).

Théâtre

THÉÂTRE, I : *Les mouches – Huis clos – Morts sans sépulture – La putain respectueuse*.

LES MAINS SALES.

LE DIABLE ET LE BON DIEU.

KEAN, d'après Alexandre Dumas.

NEKRASSOV.

LES SÉQUESTRÉS D'ALTONA.

LES TROYENNES, d'après Euripide.

Littérature

SITUATIONS, I, II, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX, X.

BAUDELAIRE.

CRITIQUES LITTÉRAIRES.

QU'EST-CE QUE LA LITTÉRATURE?

SAINT GENET, COMÉDIEN ET MARTYR (Les Œuvres complètes de Jean Genet, tome I).

LES MOTS.

Suite de la bibliographie en fin d'ouvrage

L'ÂGE DE RAISON

JEAN-PAUL SARTRE

LES CHEMINS DE LA LIBERTÉ

I

L'ÂGE
DE RAISON

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1945.*

A WANDA KOSAKIEWICZ

I

Au milieu de la rue Vercingétorix, un grand type saisit Mathieu par le bras; un agent faisait les cent pas sur l'autre trottoir.

— Donne-moi quelque chose, patron; j'ai faim.

Il avait les yeux rapprochés et des lèvres épaisses, il sentait l'alcool.

— Ça ne serait pas plutôt que tu aurais soif? demanda Mathieu.

— Je te jure, mon pote, dit le type avec difficulté, je te jure. Mathieu avait retrouvé une pièce de cent sous dans sa poche :

— Je m'en fous, tu sais, dit-il, c'était plutôt pour dire.

Il lui donna les cent sous.

— Ce que tu fais là, dit le type en s'appuyant contre le mur, c'est bien; je m'en vais te souhaiter quelque chose de formidable. Qu'est-ce que je vais te souhaiter?

Ils réfléchirent tous les deux; Mathieu dit :

— Ce que tu voudras.

— Eh bien, je te souhaite du bonheur, dit le type. Voilà.

Il rit d'un air triomphant. Mathieu vit que l'agent de police s'approchait d'eux et il eut peur pour le type :

— Ça va, dit-il, salut.

Il voulut s'éloigner, mais le type le rattrapa :

— C'est pas assez, le bonheur, dit-il d'une voix mouillée, c'est pas assez.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il te faut!

— Je voudrais te donner quelque chose...

— Je fais te faire coffrer pour mendicité, dit l'agent.

Il était tout jeune, avec des joues rouges; il essayait d'avoir l'air dur :

— Voilà une demi-heure que tu emmerdes les passants, ajouta-t-il sans assurance.

— Il ne mendie pas, dit vivement Mathieu, on cause.

L'agent haussa les épaules et continua son chemin. Le type chancelait d'une manière inquiétante; il ne semblait pas même avoir vu l'agent.

— J'ai trouvé ce que je vais te donner. Je vais te donner un timbre de Madrid.

Il sortit de sa poche un rectangle de carton vert et le tendit à Mathieu. Mathieu lut :

« C. N. T. Diario Confederal. Ejemplares 2. France. Comité anarcho-syndicaliste, 41, rue de Belleville, Paris-19^e. » Un timbre était collé sous l'adresse. Il était vert aussi, il portait l'estampille de Madrid. Mathieu avança la main :

— Merci bien.

— Ah mais attention! dit le type en colère, c'est... c'est Madrid.

Mathieu le regarda : le type avait l'air ému et faisait des efforts violents pour exprimer sa pensée. Il y renonça et dit seulement :

— Madrid.

— Oui.

— Je voulais y aller, je te jure. Seulement ça ne s'est pas arrangé.

Il était devenu sombre, il dit : « Attends », et passa lentement le doigt sur le timbre.

— Ça va. Tu peux le prendre.

— Merci.

Mathieu fit quelques pas, mais le type le rappela :

— Eh!

— Eh? fit Mathieu. Le type lui montrait de loin la pièce de cent sous :

— Il y a un mec qui vient de me filer cent sous. Je te paie un rhum.

— Pas ce soir.

Mathieu s'éloigna avec un vague regret. Il y avait eu une époque, dans sa vie, où il traînait dans les rues, dans les bars avec tout le monde, le premier venu pouvait l'inviter. A présent, c'était bien fini : ce genre de trucs-là ne donnait jamais rien. Il était plaisant. Il a eu envie d'aller se battre en Espagne. Mathieu hâta le pas, il pensa avec agacement : « En tout cas nous n'avions rien à nous dire. » Il tira de sa poche la carte verte : « Elle vient de Madrid, mais elle ne lui est pas adressée. Quelqu'un a dû la lui passer. Il l'a touchée plusieurs fois avant de me la donner, parce que ça venait de Madrid. » Il se rappelait le visage du type et l'air qu'il avait pris pour regarder le timbre : un drôle d'air passionné. Mathieu regarda le timbre à son tour sans cesser de marcher, puis il remit le morceau de carton

dans sa poche. Un train siffla et Mathieu pensa : « Je suis vieux. »

Il était dix heures vingt-cinq; Mathieu était en avance. Il passa sans s'arrêter, sans même tourner la tête devant la petite maison bleue. Mais il la regardait du coin de l'œil. Toutes les fenêtres étaient noires, sauf celle de M^{me} Duffet. Marcelle n'avait pas encore eu le temps d'ouvrir la porte d'entrée : elle était penchée sur sa mère et la bordait, avec des gestes masculins, dans le grand lit à baldaquin. Mathieu restait sombre; il pensait : « Cinq cents francs pour aller jusqu'au 29, ça fait trente francs par jour, plutôt moins. Comment vais-je faire? » Il fit demi-tour et revint sur ses pas.

La lumière s'était éteinte dans la chambre de M^{me} Duffet. Au bout d'un moment la fenêtre de Marcelle s'éclaira; Mathieu traversa la chaussée et longea l'épicerie en évitant de faire craquer ses semelles neuves. La porte était entrebâillée; il la poussa tout doucement et elle grinça : « Mercredi j'apporterai ma burette et je mettrai un peu d'huile dans les gonds. » Il entra, referma la porte et se déchaussa dans l'obscurité. L'escalier craquait un peu : Mathieu le gravit avec précaution, ses souliers à la main; il tâta chaque marche de l'orteil avant d'y poser le pied : « Quelle comédie », pensa-t-il.

Marcelle ouvrit sa porte avant qu'il n'eût atteint le palier. Une buée rose et qui sentait l'iris fusa hors de sa chambre et se répandit dans l'escalier. Elle avait mis sa chemise verte. Mathieu vit en transparence la courbe tendre et grasse de ses hanches. Il entra; il lui semblait toujours qu'il entrait dans un coquillage. Marcelle ferma la porte à clé. Mathieu se dirigea vers la grande armoire encastrée dans le mur, l'ouvrit et y déposa ses souliers; puis il regarda Marcelle et vit que quelque chose n'allait pas.

— Qu'est-ce qui ne va pas? demanda-t-il à voix basse.

— Mais ça va, dit Marcelle à voix basse, et toi, mon vieux?

— Je suis sans un; à part ça, ça va.

Il l'embrassa dans le cou et sur la bouche. Le cou sentait l'ambre, la bouche sentait le caporal ordinaire. Marcelle s'assit sur le bord du lit et se mit à regarder ses jambes, pendant que Mathieu se déshabillait.

— Qu'est-ce que c'est que ça? demanda Mathieu.

Il y avait sur la cheminée une photographie qu'il ne connaissait pas. Il s'approcha et vit une jeune fille maigre et coiffée en garçon qui riait d'un air dur et timide. Elle portait un veston d'homme et des souliers à talons plats.

— C'est moi, dit Marcelle sans lever la tête.

Mathieu se retourna : Marcelle avait retroussé sa chemise sur ses

cuisse grasses; elle se penchait en avant et Mathieu devinait sous la chemise la fragilité de sa lourde poitrine.

— Où as-tu trouvé ça?

— Dans un album. Elle date de l'été 28.

Mathieu plia soigneusement son veston et le déposa dans l'armoire à côté de ses souliers. Il demanda :

— Tu regardes les albums de famille, à présent?

— Non, mais je ne sais pas, aujourd'hui j'ai eu envie de retrouver des choses de ma vie, comment j'étais avant de te connaître, quand j'étais bien portante. Amène-la.

Mathieu lui apporta la photo et elle la lui arracha des mains. Il s'assit à côté d'elle. Elle frissonna et s'écarta un peu. Elle regardait la photo avec un vague sourire.

— J'étais marrante, dit-elle.

La jeune fille se tenait toute raide, appuyée contre la grille d'un jardin. Elle ouvrait la bouche; elle aussi devait dire : « C'est marrant », avec la même désinvolture gauche, la même audace sans aplomb. Seulement, elle était jeune et maigre.

Marcelle secoua la tête.

— Marrant! Marrant! Elle a été prise au Luxembourg par un étudiant en pharmacie. Tu vois le blouson que je porte? Je me l'étais acheté le jour même, parce qu'on devait faire une grande balade à Fontainebleau le dimanche suivant. Mon Dieu!...

Il y avait sûrement quelque chose : jamais ses gestes n'avaient été si brusques, ni sa voix si heurtée, si masculine. Elle était assise sur le bord du lit, pis que nue, sans défense, comme une grosse potiche, au fond de la chambre rose, et c'était plutôt pénible de l'entendre parler de sa voix d'homme, pendant qu'une forte odeur sombre montait d'elle. Mathieu la prit par les épaules et l'attira contre lui :

— Tu le regrettes, ce temps-là?

Marcelle dit sèchement :

— Ce temps-là, non : je regrette la vie que j'aurais pu avoir.

Elle avait commencé ses études de chimie et la maladie les avait interrompues. Mathieu pensa : « On dirait qu'elle m'en veut. » Il ouvrit la bouche pour l'interroger, mais il vit ses yeux et il se tut. Elle regardait la photo d'un air triste et tendu.

— J'ai grossi, hein?

— Oui.

Elle haussa les épaules et jeta la photographie sur le lit. Mathieu pensa : « C'est vrai, elle a une vie sinistre. » Il voulut l'embrasser

sur la joue, mais elle se dégagea sans brusquerie, avec un petit rire nerveux. Elle dit :

— Il y a dix ans de ça.

Mathieu pensa : « Je ne lui donne rien. » Quatre nuits par semaine, il venait la voir; il lui racontait minutieusement tout ce qu'il avait fait; elle lui donnait des conseils, d'une voix sérieuse et légèrement autoritaire; elle disait souvent : « Je vis par procuration. » Il demanda :

— Qu'est-ce que tu as fait hier? Tu es sortie?

Marcelle eut un geste las et rond :

— Non, j'étais fatiguée. J'ai un peu lu, mais maman me dérangeait tout le temps pour le magasin.

— Et aujourd'hui?

— Aujourd'hui, je suis sortie, dit-elle d'un air morose. J'ai senti le besoin de prendre l'air, de coudoyer des gens. Je suis descendue jusqu'à la rue de la Gaîté, ça m'amusait; et puis je voulais voir Andrée.

— Tu l'as vue?

— Oui, cinq minutes. Quand je suis sortie de chez elle, il s'est mis à pleuvoir, c'est un drôle de mois de juin, et puis les gens avaient des têtes ignobles. J'ai pris un taxi et je suis rentrée.

Elle demanda mollement :

— Et toi?

Mathieu n'avait pas envie de raconter. Il dit :

— Hier, j'ai été au lycée pour faire mes derniers cours. J'ai diné chez Jacques, c'était mortel comme d'habitude. Ce matin, je suis passé à l'économat pour voir s'ils ne pourraient pas m'avancer quelque chose; il paraît que ça ne se fait pas. Pourtant à Beauvais, je m'arrangeais avec l'économiste. Ensuite, j'ai vu Ivich.

Marcelle leva les sourcils et le regarda. Il n'aimait pas lui parler d'Ivich. Il ajouta :

— Elle est déjetée en ce moment.

— A cause?

La voix de Marcelle s'était raffermie et son visage avait pris une expression raisonnable et masculine; elle avait l'air d'un Levantin gras. Il dit du bout des lèvres :

— Elle va être collée.

— Tu m'avais dit qu'elle travaillait.

— Eh bien oui... si tu veux, à sa manière, c'est-à-dire qu'elle doit rester des heures entières en face d'un livre sans faire un mouvement. Mais tu sais comme elle est : elle a des évidences, comme les follés. En octobre, elle savait sa botanique, l'examinateur était content;

et puis, tout d'un coup, elle s'est vue en face d'un type chauve, en train de parler des cœlentérés. Ça lui a paru bouffon, elle a pensé : « Je me fous des cœlentérés », et le type n'a plus pu tirer un mot d'elle.

— Drôle de petite bonne femme, dit Marcelle rêveusement.

— En tout cas, dit Mathieu, j'ai peur qu'elle ne recommence, ce coup-ci. Ou qu'elle n'invente quelque chose, tu verras.

Ce ton, ce ton de détachement protecteur, n'était-ce pas un mensonge? Tout ce qui pouvait s'exprimer par des paroles, il le disait. « Mais il n'y a pas que les paroles! »

Il hésita un instant, puis il baissa la tête, découragé : Marcelle n'ignorait rien de son affection pour Ivich; elle aurait même accepté qu'il l'aimât. Elle n'exigeait qu'une chose en somme : qu'il parlât d'Ivich précisément sur ce ton. Mathieu n'avait pas cessé de caresser le dos de Marcelle et Marcelle commençait à battre des paupières : elle aimait qu'il lui caressât le dos, surtout à la naissance des reins et entre les omoplates. Mais, soudain, elle se dégagea et son visage se durcit. Mathieu lui dit :

— Écoute, Marcelle, je me fous qu'Ivich soit collée, elle n'est pas plus faite que moi pour être médecin. De toute façon, même si elle passait le P. C. B. elle tournerait de l'œil à la première dissection, l'an prochain, et ne remettrait plus les pieds à la Faculté. Mais si ça ne marche pas cette fois-ci, elle va faire une connerie. En cas d'échec, sa famille ne veut pas la laisser recommencer.

Marcelle lui demanda d'une voix précise :

— Quel genre de connerie veux-tu dire au juste?

— Je ne sais pas, dit-il, décontenancé.

— Ah! Je te connais bien, mon pauvre vieux. Tu n'oses pas l'avouer mais tu as peur qu'elle ne se fiche une balle dans la peau. Et ça prétend avoir horreur du romanesque. Dis donc, on dirait que tu ne l'as jamais vue, sa peau? Moi, j'aurais la frousse de la fêler, rien qu'en passant le doigt dessus. Et tu t'imagines que les poupées qui ont ces peaux-là vont se détériorer à coups de revolver? Je peux très bien me la représenter affalée sur une chaise, tous ses cheveux dans la figure et se fascinant sur un mignon petit brownig posé devant elle, c'est très russe. Mais quant à me figurer autre chose, non, non et non! Un revolver, mon vieux, c'est fait pour nos peaux de crocodile.

Elle appuya son bras contre celui de Mathieu. Il avait la peau plus blanche que Marcelle.

— Regarde ça, mon vieux, la miennesurtout, on dirait du maroquin.

Elle se mit à rire :

— Tu ne trouves pas que j'ai tout ce qu'il faut pour faire une écumoire? Je me figure un joli petit trou bien rond sous mon sein gauche, avec des bords nets et propres et tout rouges. Ça ne serait pas vilain.

Elle riait toujours. Mathieu lui mit la main sur la bouche :

— Tais-toi, tu vas réveiller la vieille.

Elle se tut. Il lui dit :

— Comme tu es nerveuse!

Elle ne répondit pas. Mathieu posa la main sur la jambe de Marcelle et la caressa doucement. Il aimait cette chair beurreuse avec ses poils doux sous les caresses, comme mille frissons ténus. Marcelle ne bougea pas : elle regardait la main de Mathieu. Mathieu finit par ôter sa main.

— Regarde-moi, dit-il.

Il vit un instant ses yeux cernés, le temps d'un regard hautain et désespéré.

— Qu'est-ce que tu as?

— Je n'ai rien, dit-elle en détournant la tête.

C'était toujours comme ça avec elle : elle était nouée. Tout à l'heure, elle ne pourrait plus se retenir : elle éclaterait. Il n'y avait rien à faire, qu'à tuer le temps jusqu'à ce moment-là. Mathieu redoutait ces explosions silencieuses : la passion dans cette chambre-coquillage était insoutenable, parce qu'il fallait l'exprimer à voix basse et sans geste pour ne pas réveiller M^{me} Duffet. Mathieu se leva, marcha jusqu'à l'armoire et prit le bout de carton dans la poche de son veston.

— Tiens, regarde.

— Qu'est-ce que c'est?

— C'est un type qui me l'a passé tout à l'heure dans la rue. Il avait l'air sympathique et je lui ai donné un peu d'argent.

Marcelle prit la carte avec indifférence. Mathieu se sentit lié au type par une espèce de complicité. Il ajouta :

— Tu sais, pour lui, ça représentait quelque chose.

— C'était un anarchiste?

— Je ne sais pas. Il voulait m'offrir un verre.

— Tu as refusé?

— Oui.

— Pourquoi? demanda Marcelle négligemment. Ça pouvait être amusant.

— Bah! dit Mathieu.

Marcelle releva la tête et considéra la pendule d'un air myope et amusé.

— C'est curieux, dit-elle, ça m'agace toujours quand tu me racontes des choses comme ça : et Dieu sait s'il y en a à présent. Ta vie est pleine d'occasions manquées.

— Tu appelles ça une occasion manquée?

— Oui. Autrefois, tu aurais fait n'importe quoi pour provoquer cette sorte de rencontres.

— J'ai peut-être un peu changé, dit Mathieu, avec bonne volonté. Qu'est-ce que tu crois? Que j'ai vieilli?

— Tu as trente-quatre ans, dit simplement Marcelle.

Trente-quatre ans. Mathieu pensa à Ivich et il eut un petit sursaut de déplaisir.

— Oui... Écoute, je ne crois pas que ce soit ça; c'était plutôt par scrupule. Tu comprends, je n'aurais pas été dans le coup.

— C'est si rare, à présent, que tu sois dans le coup, dit Marcelle.

Mathieu ajouta vivement :

— Lui non plus, d'ailleurs, il n'aurait pas été dans le coup : quand on est saoul, on fait du pathétique. C'est ça que je voulais éviter.

Il pensa : « Ce n'est pas tout à fait vrai; je n'ai pas tant réfléchi. » Il voulut faire un effort de sincérité. Mathieu et Marcelle avaient convenu qu'ils se diraient toujours tout.

— Ce qu'il y a... dit-il.

Mais Marcelle s'était mise à rire. Un roucoulement bas et doux comme lorsqu'elle lui caressait les cheveux en lui disant : « Mon pauvre vieux. » Pourtant, elle n'avait pas l'air tendre.

— Je te reconnais bien là, dit-elle. Ce que tu as peur du pathétique! Et puis après? Quand même tu aurais fait un peu de pathétique avec ce pauvre garçon? Où serait le mal?

— A quoi ça m'aurait-il avancé? demanda Mathieu.

C'était contre lui-même qu'il se défendait.

Marcelle eut un sourire sans amabilité : « Elle me cherche », pensa Mathieu déconcerté. Il se sentait pacifique et un peu abruti, de bonne humeur en somme, et il n'avait pas envie de discuter.

— Écoute, dit-il, tu as tort de faire un plat de cette histoire. D'abord, je n'avais pas le temps : j'allais chez toi.

— Tu as parfaitement raison, dit Marcelle. Ça n'est rien. Absolument rien, si l'on veut; il n'y a pas de quoi fouetter un chat... Mais c'est tout de même symptomatique.

Mathieu sursauta : si seulement elle avait bien voulu ne pas se servir de mots si rebutants.

— Allons, vas-y, dit-il. Qu'est-ce que tu vois là-dedans de si intéressant?

— Eh bien, dit-elle, c'est toujours ta fameuse lucidité. Tu es amusant, mon vieux, tu as une telle frousse d'être ta propre dupe que tu refuserais la plus belle aventure du monde plutôt que de risquer de te mentir.

— Ben oui, dit Mathieu, tu le sais bien. Il y a longtemps qu'on l'a dit.

Il la trouvait injuste. Cette « lucidité » (il détestait ce terme, mais Marcelle l'avait adopté depuis quelque temps. L'hiver précédent, c'était « urgence » : les mots ne lui faisaient guère plus d'une saison), cette lucidité, ils en avaient pris l'habitude ensemble, ils en étaient responsables, l'un vis-à-vis de l'autre, ce n'était rien de moins que le sens profond de leur amour. Quand Mathieu avait pris ses engagements envers Marcelle, il avait renoncé pour toujours aux pensées de solitude, aux fraîches pensées ombreuses et timides qui glissaient en lui autrefois avec la vivacité furtive des poissons. Il ne pouvait aimer Marcelle qu'en toute lucidité : elle était sa lucidité, son compagnon, son témoin, son conseiller, son juge.

— Si je me mentais, dit-il, j'aurais l'impression de te mentir du même coup. Ça me serait insupportable.

— Oui, dit Marcelle.

Elle n'avait pas l'air très convaincue.

— Tu n'as pas l'air très convaincue?

— Si, dit-elle mollement.

— Tu crois que je me mens?

— Non... enfin on ne peut jamais savoir. Mais je ne pense pas. Seulement, sais-tu ce que je crois? Que tu es en train de te stériliser un peu. J'ai pensé ça aujourd'hui. Oh! tout est net et propre, chez toi; ça sent le blanchissage; c'est comme si tu t'étais passé à l'étuve. Seulement, ça manque d'ombre. Il n'y a plus rien d'inutile, plus rien d'hésitant ni de louche. C'est torride. Et ne dis pas que c'est pour moi que tu fais ça : tu suis ta pente; tu as le goût de t'analyser.

Mathieu était déconcerté. Marcelle se montrait souvent assez dure; elle restait toujours sur ses gardes, un peu agressive, un peu méfiante, et si Mathieu n'était pas de son avis elle croyait souvent qu'il voulait la dominer. Mais il avait rarement senti en elle cette volonté arrêtée de lui être désagréable. Et puis il y avait cette photo, sur le lit... Il dévisagea Marcelle avec inquiétude : le moment n'était pas encore venu où elle se laisserait décider à parler.

— Ça ne m'intéresse pas tant que ça de me connaître, dit-il simplement.

— Je sais, dit Marcelle, ce n'est pas un but, c'est un moyen. C'est pour te libérer de toi-même; te regarder, te juger : c'est ton attitude préférée. Quand tu te regardes, tu te figures que tu n'es pas ce que tu regardes, que tu n'es rien. Au fond, c'est ça ton idéal : n'être rien.

— N'être rien, répéta lentement Mathieu. Non. Ce n'est pas ça. Écoute : je... je voudrais ne me tenir que de moi-même.

— Oui. Être libre. Totalement libre. C'est ton vice.

— Ça n'est pas un vice, dit Mathieu. C'est... Que veux-tu qu'on fasse d'autre?

Il était agacé : tout cela, il l'avait expliqué cent fois à Marcelle et elle savait que c'était ce qui lui tenait le plus à cœur.

— Si... si je n'essayais pas de reprendre mon existence à mon compte, ça me semblerait tellement absurde d'exister.

Marcelle avait pris l'air rieur et buté :

— Oui, oui... c'est ton vice.

Mathieu pensa : « Elle m'énerve quand elle fait l'espiègle. » Mais il eut des remords et dit doucement :

— Ça n'est pas un vice : c'est comme ça que je suis.

— Pourquoi les autres ne sont-ils pas comme ça, si ça n'est pas un vice?

— Ils sont comme ça, seulement ils ne s'en rendent pas compte.

Marcelle avait cessé de rire, il y avait un pli dur et triste au coin de ses lèvres.

— Moi, je n'ai pas tant besoin d'être libre, dit-elle.

Mathieu regarda sa nuque inclinée et se sentit mal à son aise : c'étaient toujours ces remords, ces remords absurdes, qui le hantaient quand il était avec elle. Il pensa qu'il ne se mettait jamais à la place de Marcelle : « La liberté dont je lui parle c'est une liberté d'homme bien portant. » Il lui posa la main sur le cou et serra doucement entre ses doigts cette chair onctueuse, déjà un peu usée.

— Marcelle? Tu es embêtée?

Elle tourna vers lui des yeux un peu troubles :

— Non.

Ils se turent. Mathieu avait du plaisir au bout des doigts. Juste au bout des doigts. Il descendit lentement sa main le long du dos de Marcelle et Marcelle baissa les paupières; il vit ses longs cils noirs. Il l'attira contre lui : il n'avait pas exactement de désir pour elle en cet instant, c'était plutôt l'envie de voir cet esprit rétif et anguleux fondre comme une aiguille de glace au soleil. Marcelle laissa

nrf



9 782070 257584



45-X A 25758 ISBN 2-07-025758-4

Extrait de la publication